

AfricaNews

N°10 – MOZAMBIQUE (8 jours) – Du lundi 13 au lundi 20 septembre 2010 - www.africo2.wordpress.com

« L'eau chaude n'oublie pas qu'elle a été froide » (Proverbe africain)

- Le Grand Coin de Germaine : 4. L'espace dodo dans la tente
- Comme déjà explicité, une personne dort à l'intérieur de Germaine (cfr. AfricaNews9) et deux personnes dorment dans la « tente de toit ». Celle-ci est accrochée sur le toit de Germaine, pliée en deux et recouverte d'une protection contre les intempéries. Chaque soir, nous la déplaçons, du côté capot. Il suffit de tirer l'échelle d'accès et toute la tente triangulaire s'ouvre d'elle-même, sans déborder (elle ne prend pas plus de place que la voiture en longueur ou en largeur, ce qui est plutôt pratique). Nous accrochons ensuite l'échelle à l'avant de la voiture et notre chambre est installée. Nous sommes un chouia serrés (1m20), même si c'est largement vivable. Elle sent par contre solidement la mort lorsqu'elle chope de l'humidité. Elle possède bien évidemment un moustiquaire. Notez qu'il n'y a pas spécialement plus de place au dessus qu'en dessous, mais il a tendance à faire plus frais dans la tente.



- Au Menu de cet AfricaNews: LE MOZAMBIQUE
- Deux bouquins d'anthologie (p. 2), deux trésors architecturaux (p. 5 & 7) et un radeau de fortune (p. 8)

- **« Delakinzène »**
- Le geste de la quinzaine
- Le salut entre Landiste – Les conducteurs de Defender forment une véritable communauté, ce qui se traduit par une gestuelle de la main très précise lorsque vous croisez un de vos congénères : un salut de la main ferme et sûr de soi, fait de manière volontairement négligée et nonchalante, sans obligatoirement regarder la personne. Le même genre de geste que fait le golfeur à son public lorsqu'il réussit un coup de mitard ou Cantona quand il claquait des buts de chef durant sa grande période. Cela peut parfois s'accompagner d'un appel de phare, et c'est valable dans le monde entier.
- Les prénoms de la quinzaine
- Harrypoter – Juste avant Ihla & Junior – A Ibo.
- La réplique de la quinzaine
- Nous : « Il a quel âge? ». Un mec à Ibo « A peu près 43 ans ».
- Les inconscients de la quinzaine
- Jey, T, et John – Ils vont se laver dans un fleuve rempli d'hippopotames et crocodiles. Au poste-frontière, pendant que T va pisser en dehors de l'enceinte, un douanier nous interdit d'en sortir, car l'endroit est infesté de serpents (dont les black mambas), éléphants et lions.
- Le bakchich de la quinzaine
- Au poste de frontière, nous sommes censés payer une taxe parce que c'est trop dangereux de traverser la frontière en bateau avec une voiture. Du grand n'importe quoi inventé par un douanier véreux souhaitant se mettre quelques billets en poche. N'ayant pas d'argent, on ne se laisse pas faire et on s'en tire avec un dérisoire montant refilé. On nous avait du reste prévenu que les policiers étaient très zélés. Ainsi, ils demandent souvent de voir deux triangles de danger et donnent des amendes si nous n'en avons qu'un. Tim, l'américain de Mandimba nous en donne gracieusement un, mais aucun flic ne nous le demandera.
- L'arbre quinzaine
- L'arbre a saucisse - Endémique dans la majeure partie de l'Afrique centrale et australe, il doit son nom à un immense fruit brun en forme de saucisse qui peut peser jusqu'à 10 kg et mesurer 100 cm de long et 18 de diamètre.
- Le temps d'attente de la quinzaine
- 3h d'attente pour du poisson, à Ihla de Mozambique. Il faut dire que la paciência (patience) est une vertu au Mozambique. Nous pouvons vous assurer que les Mozambicains l'ont en abondance.
- La réponse de la quinzaine
- Obrigado - Quand on dit « Bom dia » aux gens, ils nous répondent « Merci! ». Après tout, pourquoi pas, étant donné que nous leur souhaitons une bonne journée. A méditer...

- Les livres de la quinzaine
- - Les Africains, histoire d'un continent (John Iliffe) - Pour en savoir un peu plus sur ce splendide continent, nous avons acheté quelques livres dont Les Africains de John Iliffe. Cette histoire de l'Afrique est extrêmement intéressante mais un peu trop... poussée et intellectuelle à notre goût. Nous ne savons pas vraiment à qui s'adresse ce Professeur d'histoire africaine à l'université de Cambridge, mais de toute évidence pas à des novices. Ou alors nous sommes définitivement des gros cons. Il prend ainsi un malin plaisir à évoquer des noms de personnages, ethnies ou régions qui semblent pour lui aussi connus du commun des mortels que Jules Cesar, les Zoulous ou le Nord-Pas-de-Calais mais dont nous ne connaissions même pas l'existence avant la lecture de sa saga. Pas toujours excessivement excitant à bouquiner avec une lampe frontale et après 8 heures de tôle ondulée dans Germaine, vous nous l'accordez.
- - SAS L'agenda du Kosovo (Gerard de Villiers) - A Ihla de Mozambique, nous sommes tombés sur une petite librairie vendant de vieux bouquins. La mini-section « littérature » française comportait presque exclusivement des SAS. Pour ceux qui ne connaissent pas ce chef-d'œuvre littéraire, il s'agit d'une série narrante les péripéties d'un agent secret italien, Malko et dont la couverture représentant une gonzesse à moitié à poil un gros flingue en main. Vous en trouvez une quantité non-négligeable dans le rayon Livres des stations-essence les plus obscures (bizarre hein). C'est un peu du « San Antonio », mais pour gros barakis si vous voulez. Toutes nos excuses à Monsieur Frédéric Dard qui doit se retourner dans sa tombe en lisant cette offense. Vous retrouverez en effet dans cette série tous les ingrédients dont raffole tout bon barlos qui se respecte: du cul, de la violence, du sang, des armes et des bagnoles. Voulant faire plaisir à la charmante vendeuse (qui ne doit pas être courant du scandale littéraire qu'elle vend en toute innocence), nous nous décidons à lui en acheter un : L'agenda du Kosovo, avec un Malko en grande forme allant foutre un peu le bronx chez les Slaves. Nous avons de la chance, pour cet épisode, Gerard de Villiers a eu la plume aussi inspirée qu'un discours de géopolitique internationale de George Bush et les élucubrations de notre rital valent largement un bon texte d'Alliance Ethnik. Gros, nous te gardons précieusement ton nouveau livre de chevet, véritable ode au raffinement et au bon goût...
- Le petit jeu de la quinzaine
- « Les Africains, Histoire d'un continent » ou « SAS, l'Agenda du Kosovo » ? Ces deux livres se marient parfaitement bien côte à côte dans notre librairie. A notre retour, nous essayerons d'organiser un petit diner avec ces grands esprits, pour que Gerard puisse être copieusement documenté avant la rédaction de son nouvel épisode : Malko sucre la sauce et envoie les fraises en Sierra-Leone. En attendant, nous vous proposons un petit jeu : saurez-vous découvrir auquel des deux livres appartiennent ces passages suivants. Gare aux pièges, c'est loin d'être évident :
- 1. Mario Vanzetti et Beppe Forlani étaient descendus chercher des caisses d'eau minérale. Or, miracle, l'employée qui les servait était une brune pulpeuse, au regard brûlant et à la forte poitrine d'un blanc laiteux, qui baragouinait un peu d'italien. (...) 2. La sculpture sur cuivre, telle qu'elle était pratiquée à Ifé au XIV^e siècle, était passée au nord, au royaume de Nupe, dans la savane, tandis que Tsoede, dont la tradition fait le fondateur d'une nouvelle dystanie au début du XVI^e siècle, avait une mère de langue edo. (...) 3. Mario l'embrassa. « -Arrête ! Il faut être sage, je dois partir. » répliqua-t-elle. Autant arracher un morceau de viande à un tigre affamé. (...) 4. Begho, lieu d'échanges liant les Akan à Djenné fut occupé à partir du XI^e siècle et Bono Manso, capitale du premier Etat akan, deux cents ans plus tard.
- 5. Pamela Bearden était la mort de la libido. Il fallait se forcer pour regarder en face son corps difforme, façonné par la junk food. (...) 6. C'est ainsi que, comme les Igbo, les Lega, à l'est de la forêt équatoriale, institutionnalisait l'ambition par des sociétés à titres, qui étaient également le foyer de leur art de la miniature, particulièrement délicat. (...) 7. Malko sentit un petit picotement agréable au creux de l'estomac. Karin Steyr était tout ce qu'il aimait. Un visage aux traits fins, avec des yeux gris expressifs, une bouche bien dessinée, un corps harmonieux aux longues jambes gainées de bas résille très fin. Détail inattendu : elle ne portait pas de soutien-gorge car les pointes de ses seins lourds se dessinaient sous la voie du chemisier. (...) 8. En 1873, un fonctionnaire mameluk de grand talent, Khayr-el-Dim, tenta une dernière réforme au moyen d'une restauration du contrôle des guildes sur l'industrie et la réduction à un quasi-sevrage des métiers.
- 9. Cette fois, Karin Steyr portait un tailleur clair sur un pull blanc dont le décolleté en V donna immédiatement à Malko l'envie d'y plonger la main. Pas plus que la veille, elle ne portait de soutien-gorge. De face, Karin ressemblait à une paroissienne abimée en prière. De profil, c'était une autre histoire. (...) 10. L'AG qui représentait les Africains face au NCNC dirigé par les Gabo, était dominé par des chrétiens et membres des professions libérale, à commencer par leur chef, Obafemi Awolowo, originaire d'Ijebu. Or, les gens d'Ijebu, étant des concurrents commerciaux, étaient mal vu à Ibadan, dont l'élite dominante chrétienne n'était qu'une population populaire.



- Le drapeau de la quinzaine
- Le drapeau mozambicain – Adopté en 1983, il représente l’image d’une Kalachnikov (AK-47) et d’une bêche. C’est le seul drapeau du monde avec une arme moderne. Il est basé sur le drapeau du Frelimo. En 2005 un concours fut organisé pour créer un nouveau drapeau, mais les changements furent minimes. La population tient beaucoup à cette Kalach, symbole du combat pour l’indépendance et la détermination du peuple à protéger sa liberté.
- La crème cosmétique de la quinzaine
- Le musiro – Le long de la côte, nous voyons beaucoup de femmes à la face peinte en blanc. Il s’agit d’un masque facial pour embellir la peau.
- Le menu local de la semaine
- Le 18 septembre : crabe au noix de coco – riz à midi ; banhia (fat cakes) le soir. Le lendemain, nous mangeons deux demi-pièces et 2 fat cakes.
- L’absurdité de la quinzaine
- A l’île de Rolas, nous avons-nous acquitter d’un droit d’entrée « officiel » de 200 Metical pour 3 personnes. Ce qui fait donc 66,6666 Metical pour une personne. De même, nous achetons 3 fatcakes pour 7 metical, ce qui fait donc 2,33333 metical par fatcake. Choisiraient-ils leurs prix à la gueule du client ?
- La drogue quinzaine
- Le lariam – Le Lariam est un puissant anti-paludisme à prendre une fois par semaine. Alors que l’on nous a longuement mis en garde sur les effets néfastes assez violents, nous ne sommes jusqu’ici pas encore tombés dans une profonde dépression. Nous avons par contre une seule même et unique réaction : des rêves absolument hallucinants et insensés. Chaque jeudi, au moment de la prise de notre pilule, nous nous réjouissons de nous endormir au plus vite pour être emportés dans des divagations dignes des meilleurs trips psychédéliques.



Le Roadbook

- LE MOZAMBIQUE, histoire mouvementée d'un pays
- MOZAMBIQUE, nous voici ! Après notre mini escapade à Ponta do Ouro, dans l'extrême sud du pays où nous avons réalisé 5 mémorables plongées (cfr. AfricaNews5), nous étions plus qu'impatients de retrouver ce pays à l'histoire si intrigante. Des fermiers et pêcheurs bantous aux commerçants arabes en passant par les marchands de Goa et les aventuriers européens, le Mozambique est un fascinant mélange de cultures, rencontre d'influences africaines, arabes, indiennes et portugaises. Qu'il est bon de retrouver cette ambiance latino-tropicale presque unique en Afrique. Cette facette lusophone, le Mozambique le doit à Vasco de Gama qui y débarqua en 1498 sur sa route des Indes. Pendant 200 ans, les Portugais vont établir des comptoirs marchands (ivoire, or puis esclaves) le long de la côte avant de s'enfoncer dans les terres durant le partage du continent lors de la frénésie colonisatrice. A partir de 1960, la résistance à cette domination coloniale se forme avec la création du Frelimo, le Front de Libération du Mozambique. C'est le renversement du régime de Salazar au Portugal en 1974 qui va permettre au pays d'accéder à l'indépendance.
- La suite est moins réjouissante. Le pays est laissé dans un état de chaos. Le Frelimo établit des liens avec l'URSS mais son programme socialiste (coopératives, nationalisations banques, écoles, fermes d'Etat...) s'avère désastreux. Un mouvement d'opposition, appuyé par les pays occidentaux et l'Afrique du sud émerge alors, le Renamo (Résistance Nationale du Mozambique). Une guerre civile de 17 ans s'en suit : les deux camps commettent les pires atrocités. Aujourd'hui, le pays se remet doucement de ces moments difficiles. L'idéologie marxiste a été abandonnée, une campagne de désarmement réussie et des élections multipartites ont eu lieu. Mais le climat est toujours tendu. Les émeutes du pain qui se déroulent lorsque nous arrivons sont là pour en attester. Les sites internet et réseaux GSM ont été bloqués. De même, la rivalité Frelimo – Renamo reste toujours très prégnante. Nous voyons dans de minuscules villages très reculés les drapeaux rouges du Frelimo ou ceux –plus rares- du Renamo. De surcroît, le Nord du pays (traditionnellement Renamo) se sent laissé pour compte par le pouvoir établi très loin au Sud, à Maputo et peu soucieux du développement de ses frères ennemis. De nombreux autres pays africains de grande taille ont déplacé leurs capitales en choisissant un endroit central (et souvent à vocation purement administrative) pour ne pas attiser de tensions et jalousies et accessoirement, pour pouvoir contrôler plus facilement le pays. Citons la Côte d'Ivoire qui a déplacé sa capitale d'Abidjan à Yamoussoukro, la Tanzanie qui a privilégié la ville plus centrale de Dodoma à Dar-es-Salaam « la côtière » ou encore le Nigeria qui a préféré Abuja à Lagos. Le Mozambique lui n'a pas cru bon déplacer la capitale Maputo. Et c'est vrai qu'elle est diablement loin cette capitale. Ce pays, beaucoup trop grand, est une aberration géographique et géopolitique : entre Maputo (située à 50km de l'Afrique du sud) et l'île de Mozambique, il y a plus de 2500 km. D'un point de vue économique, 80% de la population vit toujours de l'agriculture ou de la pêche. Le tourisme a un potentiel inouï mais n'est que trop pauvrement exploité. Beaucoup de choses sont encore à faire dans ce pays.
- Ce tableau un peu sombre ne doit pas masquer les bonnes choses que nous avons pu voir. Ainsi, il n'y a aucune rivalité ethnique. Autre fait assez unique, les locaux se parlent en portugais entre eux (contrairement aux pays anglophones d'Afrique australe où l'Anglais n'est la langue maternelle que d'une petite minorité de gens). De même, nous n'avons ressenti aucune animosité religieuse, malgré une proportion assez comparable de chrétiens (35% de la population) et de musulmans (30%). Last but not least, malgré le fait que quinze ans de guerre de libération coloniale et de quinze ans de guerre civile aient ramené toute la population rurale à l'âge de pierre, les gens sont extrêmement amicaux, chaleureux et généreux. Beaucoup de mozambicains (dont des policiers) nous saluent en nous demandant de revenir très vite : « Visita nos mais veces. ». Nous reviendrons mes amis, votre pays en vaut largement la peine. Nous essayons tant bien que mal d'échanger quelques phrases de portugais, en réalité de « l'espagnol portugaisé » qui consiste à rajouter à un « ch » à la fin de presque chaque mot espingouin. Ca donne vaguement ceci : « Holach. Donde estach la minusculach vermicelach ? Todach lach promechach de mich amor eran contigoch. Porque te vach, porque te vach. Suetach lach maletach. Moite bon. Obbrigado, bonsoir. » Au mieux nous arrivons à nous faire comprendre, au pire, nous provoquons une hilarité générale. Apostropher les gamins par un « Bom dia, todo bien ? Como esta ? » et les entendre sortir avec un succulent accent « Tudo bien » est un régal.



- S. 19 : Mardi 14 et mercredi 15 septembre – Route vers l’OCEAN INDIEN, IHLA de MOZ.
- Le 13 septembre, nous passons donc la frontière mozambicaine, non sans difficultés (cfr. AfricaNews9). A Mandimba, nous nous renseignons sur la disponibilité en essence dans le pays toujours paralysé par la crise du pain. A une station-service, nous croisons Tim, un américain travaillant pour une ONG qui nous accueille gentiment chez lui. Le lendemain, nous traversons le pays d’Ouest en Est sur une piste de terre cabossée. Aucun touriste à des kilomètres à la ronde. Pas d’animaux sauvages non plus : ils ont tous été décimés pendant la guerre – heureusement que le pays a gardé ses magnifiques fonds marins. Seulement des huttes de torchis lissé couvertes d’épais chaumes. Surprise, celles-ci ne sont plus rondes mais rectangulaires. Les plus fortunés ont des maisons en brique. Nous passons également une ou deux grosses bourgades livides, comme Cuamba, ville carrefour avec des avenues étrangement larges bordées d’arbres en fleurs. Pour le reste, des carrioles, des trucks, des enfants. Et un train ! Ca faisait longtemps. Nous sommes constamment entourés de magnifiques collines aux rochers à la forme absurde. En nous rapprochant de la mer, nous quittons progressivement le plateau sur lequel nous étions perchés depuis la Namibie, à plus de 1.000 mètres d’altitude. Les baobabs et arbres à saucisse continuent quant à eux à défiler. A un check-point, un flic nous arrête et demande qu’on dépose son boss au bras cassé 20 kilomètres plus loin. Nous nous exécutons. Nous arrivons de nuit à Nampula et cherchons un endroit pour dormir. Helder, un sympathique mozambicain à l’anglais impeccable nous dépose chez une Portugaise qui tient un restaurant et nous autorise à dormir devant chez elle. Mieux, elle nous offre un excellent riz au lait – il faut dire que nous lui avons longuement loué auparavant l’excellence des postre portugais. Si elle avait voulu être parfaite, elle aurait mis un somnifère dans son dessert : nous sommes harcelés par un charivari de cris, chants et sons pourris crachés de baffles qui le sont tout autant. Nous avons oublié un peu vite que les Mozambicains, en plus d’être africains ont le sang latin. C’est-à-dire le sang chaud, toujours partant pour la fiesta, peu importe que l’on soit mardi.
- Le lendemain, nous nous réveillons devant une flopée de gens abasourdis qui se tordent de rire en nous matant faire notre manège de rangement. Nous roulons en toute hâte les 20 derniers kilomètres qui nous mènent à l’Océan Indien et prenons le petite pont qui nous mène à IHLA DE MOZAMBIQUE, une île de de 3,5 kilomètres de long et 350 à 500 mètres de large située à 3 kilomètres de la terre ferme et à 2500 kilomètres de la capitale Maputo. Petite de taille, mais grande d’histoire : c’est ici-même que Vasco de Gama débarqua en 1498, établissant une connexion durable entre l’Afrique et les Indes. Pendant la domination portugaise, Ihla servit de port d’escale pour la route vers Goa puis de capitale de l’Afrique orientale portugaise. Son positionnement stratégique en fera une place très prisée, par les Européens (Portugais, Hollandais, Anglais) et par les Arabes (le Sultanat d’Oman contrôlera l’île du 17^{ème} au 19^{ème} siècle) avant qu’elle ne perde de son prestige pour plusieurs raisons : perte de vitesse face à sa « sœur swahilie » Zanzibar, abolition de l’esclavage (grosse source de revenus de l’île, avec le triangle Ihla de Mozambique-Lisbonne-Salvador de Baia au Brésil), transfert de la capitale à Louranço Marques (actuellement Maputo). La construction d’une ligne de chemin de fer du Lac Malawi jusqu’à la baie lui faisant face sonnera le glas définitif d’Ihla. Mais la ville a gardé de ce passé prestigieux et diversifié un trésor architectural majeur. Les routes pavées, les églises blanches branlantes, les bâtiments coloniaux décatiés et autres manoirs décrépis entourés de cocotiers, d’acacias rouges et l’eau turquoise de l’Océan nous offre un spectacle magique, insensé et ahurissant. Tout ça rien que pour nous trois, les autres touristes ayant déserté le pays. Majestueuses ruines, portail du passé essayant tant bien que mal de survivre aux aléas du temps qui file...
- Nous nous baignons dans l’Indien au pied du Fort Sebastião, plus vieux bâtiment européen de l’hémisphère Sud et prenons un café devant 3 gosses ébahis à qui nous offrons une confiote que nous avons du mal à terminer – eux s’en poulèchent les babines ! Nous visitons ensuite l’île, divisée en deux entités très différentes et délimitées par une ligne qu’on croirait dessinée au crayon : Pedra e Cal, la vieille ville en pierre à l’agonie et Macuti l’africaine, avec les demeures traditionnelles en bambou et ses ruelles étroites dans lesquelles jouent des enfants au milieu de poulets. Là, nous dégustons dans une gargote locale le peixe grelhada, le poisson du jour (de 3cm de long) que notre cuisinière mettra 3 heures à griller. Le soir, nous osons poser notre campement au pied du Fort, sous l’œil bienveillant et protecteur d’un Vasco de Gama en pierre. Nous doutons fortement que ceci sera encore permis dans peu de temps.



- Jeudi 16 & vendredi 17 septembre – Route vers le Nord

- Le 15 septembre, nous nous dirigeons vers Nord toujours en l'absence du moindre blanc à l'horizon. Les cyclistes sont par contre présents en nombre, poussant péniblement leurs machines surchargées d'énormes sacs de charbon ou de bois, empilés dans un équilibre précaire. Aux entrées des villages, des petits malins s'improvisent réparateurs de fortune ou gonfleurs de pneus. Les maisons rectangulaires sont faites de boue, des lattes de bois servant de structure. Le paysage est très vert. Comme au Malawi, les feux de brousse sont partout, annoncés par d'impressionnantes colonnes de fumée noire et une odeur de cramoisi. Les habitants octroient peu de répit à leur or vert. Nous nous arrêtons 50 km avant Qissanga, dans un coin de forêt peu peuplé, sauf par des macaques. Nous plantons Germaine sous les étoiles autour d'un petit feu et mangeons au son d'Eddie Vedder. « Guaranteed » passe à point nommé, nous sommes véritablement « into the Wild ». Du moins le pensons-nous, jusqu'à ce qu'un gamin déboule de nulle part. C'est hallucinant à quel point nous sommes toujours dans le collimateur de quelqu'un en Afrique. Nous devons déployer des trésors de ruse pour être paisibles et se dépêtrer de ce Big Brother permanent. Les Africains sont les rois du matage, d'autant plus quand ils ont à faire à de curieux blancs barbus dans une grosse voiture. Ils viennent alors se poser à 5 mètres de nous, curieux et intrigués et nous regardent silencieusement sortir tables, chaises, bouffe et gaz. En toute honnêteté c'est parfois dur de rester sympas et souriants quand on aspire à un peu de tranquillité alors que l'on est scruté par une demi douzaine de paires d'yeux.
- Le matin, comme à chaque fois, nous nous réveillons très tôt. Contrairement à l'Europe où à midi, nous avons l'impression de n'avoir encore rien fait, ici, en Afrique, c'est souvent le matin que se jouent nos journées. Nous sommes, comme les Africains, très dépendants du rythme du soleil. Nous nous réveillons donc un peu après le lever du soleil, vers 6 heures. Il fait nuit vers 17 heures et comme nous ne roulons pas de nuit (trop dangereux) et que l'électricité est généralement absente (sauf dans les capitales), nous n'avons pas grand-chose d'autre à faire que de manger un coup et nous fourrer dans nos plumards, et ce au moment où la plupart d'entre vous n'avez pas encore commencé à danser.
- Nous arrivons à Qissanga, où nous espérons prendre une barque pour l'archipel de Quirimbas. Contrairement ce que nous avons espéré, Qissanga n'est qu'un petit village du bout du monde. Aucune banque donc. Et nous n'avons pas de quoi payer notre matelot. Pas le choix, faut se farcir Pemba, seule ville à 150 kilomètres à la ronde avec banque et distributeur de billets. Cela augure une journée ridiculement gâchée. On est contraints et forcés de rouler 250 kilomètres aller-retour sur une piste merdique jusque Pemba, la capitale du Cabo Delgado (la province d'où est parti le mouvement anti-colonisation). Nous roulons vite. Trop vite ! Nous nous faisons arrêter par deux policiers pour excès de vitesse et devons payer une amende. Pour couronner le tout, nous nous apercevons qu'un litre d'huile d'olive a coulé dans nos rangements. Nous sommes nerveux et ne parlons pas. Heureusement, Johnny Cash, Jim Morrison, Iggy Pop Bob Dylan calment nos nerfs piqués au vif. A la tombée du jour, les moustiques prennent le relais pour rendre cette journée vraiment misérable à souhait. Enfin, nous nous rassurons (bin oui, faut bien trouver un peu d'optimisme), bien que terreur de nos courts sommeils, ils nous ont jusque ici épargné du paludisme, le cauchemar des voyageurs. Le soir, on ne choisit pas toujours l'endroit où nous nous arrêtons, c'est souvent la tombée de la nuit qui nous oblige à nous poser. Le hasard fait que ce soir, nous nous retrouvons exactement au même endroit que la veille. Retour à la case départ. Comme pour définitivement nous faire comprendre que nous avons perdu bêtement 24 heures de notre précieux temps.



- Samedi 18 & dimanche 19 septembre – QUIRIMBAS ARCHIPELAGOS

- 18 septembre, nous franchissons la barre symbolique des 25.000 kilomètres depuis Bruxelles. C'est un cap. C'est un roc, c'est un pic, c'est un cap. Que dis-je c'est un cap, c'est une péninsule. Une péninsule ? Nenni, un archipel. Et pas n'importe lequel : QUIRIMBAS, ensemble de 27 îles idylliques à l'histoire passionnante et à la faune exceptionnelle. Sans conteste un des plus beaux archipels du monde (et Dieu sait que nous savons de quoi nous parlons, étant tous les 3 experts en archipels). Pour atteindre ce paradis perdu, nous marchandons un lift au village de pêcheurs de Tandanhague et embarquons dans un dhow surchargé d'entonnoirs, fardeaux et brol en tout genre (dont 1 moto). Nous glissons sur une eau turquoise entourée de mangroves, d'îlots inhabités et de bancs de sable. Nous sommes bercée par les clapotis des dauphins et poissons volants. Un peu plus excitant que se taper Namur – Bruxelles dans les bouchons, vous en conviendrez. Deux heures plus tard, nous débarquons à Ibo, plus grosse ville de l'archipel, important poste marchand musulman lorsque les Portugais y accostèrent au 18^{ème} siècle. L'endroit est fascinant : de larges rues désertes bordées de grandes maisons délabrées envahies par la végétation et hantées par d'innocentes chèvres. Et une forteresse à l'extrême nord. Tout s'écroule, s'effrite, s'émiette devant une population qui a clairement d'autres shebas à fouetter que de se soucier de préserver cette architecture. Difficile de se dire que ce joyaux architectural décrépi était à l'époque la deuxième ville du pays après Ihla de Mozambique. Il s'y dégage du reste la même atmosphère, un petit quelque chose de défraîchi, désuet et suranné. Une ambiance un ffrelin sinistre, mais ô combien jolie. La force mystique du vieillot et du poussiéreux opérant majestueusement dans un environnement d'une rare beauté. Aujourd'hui, la ville souffre également de son profond isolement. L'UNESCO qui a déclaré Ibo patrimoine mondial de l'Humanité a du pain sur la planche pour que ce survivant d'une époque révolue ne disparaisse pas.
- Nous visitons également le village dans lequel des gosses nous accueillent avec des drapeaux, banderoles et casquettes du Frelimo. Ils sont drillés dès le berceau ici, on ne perd pas de temps ! Nous négocions avec notre barreur un petit tour de l'archipel. Une fois la voile blanche triangulaire de son bateau hissée sur son mat fin comme un rouge-gorge, nous décollons en compagnie de 2 membres d'équipage. L'un de ceux-ci, aussi peu chargé que commode, une casquette du Frelimo posé comme un gros raffiné sur sa trogne se fait allègrement des Luc Nillis au-dessus du bateau (pour les incultes et les innocents, un Luc Nillis, dont le nom dérive d'un joueur de foot le pratiquant avec finesse, est une technique assez pratique si vous avez une morve dans le groin et que n'avez pas de kleenex. Elle consiste à se coincer une narine et expulser la matière grasse et puante de l'autre en exerçant une forte pression nasale. Tout un art). Nous nous arrêtons au bord d'un banc de sable perdu au milieu de l'Océan puis profitons d'un coucher de soleil qui donne à l'eau de magnifiques reflets rougeâtres. Le silence est d'or, magnifié par le rythme débonnaire du boutre fendant les flots. On n'est pas bien là ? Nous pensons à nos poteaux, à des milliers de kilomètres d'ici, commençant à se la mettre gentiment dans le cornet avant la sortie du samedi. La nuit tombée, sous la lmière d'une pleine lune, nous posons l'ancre à Rolas, île inhabitée sauf par quelques pêcheurs saisonniers qui nous accueillent chaudement. Dans un camp improvisé, des petits poissons attrapés au filet sont mis à sécher au soleil sur des nattes de bambou et empestent le fond l'air. Une seule créature vit ici toute l'année : le célèbre le birgus latro ou crabe des cocotiers (c'est fou à quel point mettre le nom latin d'un animal rajoute une touche intellectuelle à un texte alors que ça ne sert strictement à rien et que les gens s'en tapent profondément le coquillard). Ces créatures nocturnes sont les plus grands arthropodes du monde (en toute honnêteté, on ne sait pas ce que c'est qu'un arthropode mais, nous ne sommes plus à un superlatif près dans ce voyage. Tout ce que l'on sait, c'est qu'il fait partie de la famille d'un sombre ermite prénommé Bernard). Quelques-unes ont une envergure d'1m50 de long (d'une patte à l'autre) et pèsent jusqu'à 4 kilos. Pour se pêter la panse, ces crustacés ont une idée aussi ingénieuse que la façon de s'accoupler des clichidés (cfr. AfricaNews9) : ils grimpent les palmiers, font tomber les noix de coco et brisent les coquilles avec leurs pincent surpuissantes pour en manger le contenu. Bien que le gardien de l'île nous ait gracieusement offert sa maison, nous décidons de profiter au maximum de cet endroit magique en dormant à la belle étoile et en admirant un ciel coloré. Notre imagination droguée au Lariam perçoit ainsi chiens fous, têtes absurdes autres vaisseaux psychédéliques. N'ayant rien mangé de la journée, nous avons la malencontreuse idée de parler gastronomie et nous endormons épris de fantasmes culinaires. Cela faisait en tout cas longtemps que nous n'avions plus dormir hors de Germaine.



Lundi 20 septembre – TRAVERSEE DU FLEUVE SUR UN RADEAU DE FORTUNE

- Nous quittons l'archipel avec le regret de ne pas avoir pu découvrir les fonds marins. Le centre de plongée a du fermer boutique, le gouvernement mozambicain, de toute évidence pas encore prompt à pousser le tourisme, lui imposant des contraintes fiscales beaucoup trop lourdes. Nous avalons des kilomètres en direction de la Tanzanie. Nous devons faire vite : nous avons rendez-vous dans 2 jours aux ambassades française et belge à Dar. Le paysage est monotone et vide. Pauvre et sec. Des lopins de terre sont arrachées à la brousse ou à la forêt pour en faire de maigres champs. Les enfants nous accueillent avec des cris de ralliements sympathiques suivis de gestes quémandeurs et de « Moneda ! » qui le sont beaucoup moins. En parlant de moneda, nous tentons de sortir de l'argent à une bourgade, mais le Mister Cash est en panne. Nous n'avons plus rien. Tant pis, nous n'avons pas le choix, nous devons continuer, nous trouverons bien une solution « à l'africaine ». Inch Allah ! En remontant, la végétation se fait plus dense. Les villages sont plus rares et situés en pleine forêt. Le rouge de la piste sablonneuse défoncée serpente dans tous les sens. Nous croisons des jeeps surchargées de tout et de rien. Germaine perd une plaquette de frein. Elle s'use chaque jour, courbaturée de partout, les roues lourdes. Et pourtant elle roule, sans rechigner, sans renâcler, sans broncher. Courageuse, sourdre à la souffrance et au poids. Quelle machine ! Quel mutante ! Quelle femme.
- Après plusieurs heures de route accablante, c'est avec joie que nous apercevons le poste-frontière de Quionga, espérant ne pas devoir attendre le lendemain pour emprunter le pont pimpant neuf traversant le fleuve Ruvuma. Nous ne le prendrons pas aujourd'hui. Ni, demain d'ailleurs : il se trouve à plus de 600 kilomètres d'ici nous annonce le douanier. Nous sommes fourvoyés. Dupés comme des bleus. Ce n'est pas le bon poste frontière qui nous a été indiqué. Tonner de Brest! Topo de la situation : nous sommes dimanche 19 septembre, il est 19h. Nous devons être le 21 à 10 heures du matin à l'ambassade de Belgique. Nous avons une rivière à traverser. Le pont est à 600 kilomètres. Il nous en reste presque 1000 en Tanzanie. Nous n'avons plus d'argent. Plus beaucoup d'essence. Nous sommes coincés à un poste frontière rikiki perdu au milieu de la forêt. Il fait nuit. Situation catastrophique, vous avez dit ? C'est mal nous connaître. Nous décidons de gérer point par point. 1. Trouver un endroit pour dormir. Les douaniers nous autorisent à camper devant le poste frontière. Nous achetons bière et poulet au village attenant au poste et espérons que l'adage la nuit porte conseil fera son effet. Enfin, au moins on est en sécurité : il y a plus de Kalach que de femmes ici. D'ailleurs on se fait réveiller le lendemain à 5 h par un mec qui recharge son AK-47. 2. Trouver de l'argent. Jérôme se rappelle que quelques biftons de dollars ont été intelligemment placés dans sa poche magique par son paternel pour les cas d'extrême urgence. Une rapide discussion nous met tous les trois d'accord : nous sommes dans une situation d'urgence. Christian, tu as eu une riche idée, nous te dédions cet AfricaNews ! 3. Traverser la rivière. Comment donc traverser ce fleuve aux allures de Rubicon ? Telle est à présent la principale question à résoudre. Pas possible d'aller jusqu'au pont à 600 km de là, trop loin, plus de temps et plus d'essence. Le traverser à gué ? Faisable, mais trop risqué, on risque de se retrouver coincé et de perdre définitivement Germaine. Sachant que les Africains ont une habileté proprement stupéfiante de certains à bricoler des réparations de fortune, nous allons quémander de l'aide aux villageois du hameau faisant face au fleuve que nous traversons à pied, de l'eau jusqu'à la taille. Ils nous proposent pour quelques dollars une solution pas très sécurisante et rassurante : aligner et attacher 3 bateaux de pêche sur lequel nous poserions Germaine. N'ayant pas d'autres options, nous acceptons le deal. Alea jacta est. Pendant que quelques gaillards s'affairent à la construction du radeau, nous nous lavons dans l'eau du fleuve, à la vue de glandeurs et pochtrons bourrés au Konyagi, tord-boyaux au goût d'éther. N'ayant pas pris de douche depuis 10 jours et puant le bouquetin, ceci est plutôt bienvenu si nous voulons éviter que l'Ambassadeur ne se pince le nez durant tout notre entretien. Une fois la barque brinquebalante achevée, nous entamons les manœuvres pour y placer Germaine. Ça craque, ça martèle, ça tangué. Mais ça tient ! Un briscard peu aimable et passablement éméché allume les deux ridicules moteurs de 25 chevaux et entame péniblement la traversée. Le moteur cale au milieu, puis redémarre avec peine. Chaque mètre nous approchant de l'autre rive est une victoire. Alléluia, c'est passé, nous sommes sur l'autre berge. Nous ne sommes pas encore au bout de nos peines pour autant. Le barreur s'emballe complètement car il dénigre avec morgue nos billets de 1 dollar. Il s'excite, hurle des injures dans son patois et bloque la voiture avec une pierre. Tout les villageois nous entourent. Ils n'ont pas l'air commodes. Nous usons de toute notre diplomatie pour nous sortir de là. Le Rubicon est franchi, place à la Tanzanie. La suite au prochain épisode...



Et, Dites, Oh!

L'Afrique, continent violent, un constat à tempérer

Le Mozambique est un pays en reconstruction. Sortant de 17 années de guerre civile, la situation reste toujours à maints égards instable. Mais il n'est pas le seul : depuis toujours, l'Afrique est considéré comme le continent de la violence. Le cliché est encore tenace. La présence renforcée de l'ONU et de casques bleus est devenue une figure permanente de l'Afrique depuis qu'ils sont intervenus pour la première fois en 1960 dans la crise angolaise. L'Afrique reste le continent des réfugiés et des personnes déplacées. Ils se comptent par millions. Ce constat doit cependant être doublement tempéré.

Tout d'abord si l'Afrique a connu en l'espace d'un siècle et demi des formes de violence, celles-ci furent inhérentes à la domination extérieure. Nous pouvons difficilement la rendre responsable des guerres de conquête, des répressions coloniales ou de leur importante participation aux deux guerres mondiales. La même remarque vaut pour les indépendances arrachées de force. Car si l'accession à l'indépendance des Etats d'Afrique a été, dans la majorité des cas, négociée (la France, enlisée dans les conflits en Indochine et en Algérie accorda l'indépendance à l'ensemble de ses colonies d'Afrique noire en 1960), elle n'a dans quelques cas été obtenue qu'au terme de guerres très dures. Cela fut particulièrement le cas dans l'ancien empire portugais (Angola, Mozambique, Guinée Bissau) ou encore au Kenya avec la révolte Mau-Mau (cfr. AfricaNews 12 « Kenya »).

Ensuite, nous oublions souvent que les conflits entre Etats ont été extrêmement rares. En 1963, au sein de l'Organisation de l'Unité Africaine fraîchement établie, les Etats contemporains ont proclamé l'intangibilité des frontières afin de maintenir la paix dans le continent. Et de fait, ce dogme est resté l'un des plus sûrs fondements de la géopolitique africaine : la carte de l'Afrique a moins changé durant cette période que celle de l'Europe et les conflits pour obtenir la rectification ou l'expansion de ces limites territoriales ont été exceptionnels (citons des escarmouches dans la région des Grands Lacs, entre le Mali et le Burkina-Faso, entre le Nigeria et le Cameroun, entre l'Ethiopie et l'Erythrée et le problème non-résolu du Sahara occidental).

Les raisons des guerres africaines

Si l'Afrique est frappée depuis un demi-siècle par la malédiction de la guerre, les situations conflictuelles se sont presque exclusivement déroulées à l'intérieur même des pays. Ce sont les guerres civiles qui ont ravagé une grande partie du continent. Et si nous avons retenu les plus importantes (sécession du Katanga en RDC, guerre du Biafra au Nigeria, mouvement de résistance en Casamance sénégalaise et au Cabinda angolais, fracture Nord-Sud en Côte d'Ivoire et au Soudan), rares sont les Etats à y avoir échappé. Quelles sont les raisons de ces guerres à répétition ?

A. La fragilité interne des Etats

Lors des indépendances africaines dans les années 60, la plupart des nouveaux Etats sont dans une situation très instable et fragile. La plupart des anciennes métropoles jugèrent plus simple de léguer les problèmes croissants de l'Afrique à des successeurs africains encore non définis, même s'il est à noter la relative stabilité politique des anciennes colonies de peuplement blanc (Botswana, Namibie, Kenya ...), où les dirigeants nationalistes héritèrent des administrations et des forces de police créées pour les combattre. Les Etats issus de la colonisation se voulaient des nations, mais le drapeau, la devise, l'hymne dont ils se dotèrent ne suffirent pas à développer le sentiment d'une appartenance commune, sinon à l'égard des étrangers. Les guerres civiles découlèrent en général des conditions mêmes de leur genèse : le découpage colonial n'a pas tenu compte du contexte géopolitique africain. Ainsi, certains peuples africains se sont retrouvés divisés entre plusieurs métropoles tandis qu'un même territoire pouvait regrouper des populations appartenant à des entités politiques différentes, parfois ennemis. Nous en revenons à la question déjà abordée du mariage difficilement réalisable entre pluriethnisme et unité nationale. Des dirigeants ont profité de ce désarroi et de l'absence d'une classe sociale aisée et au haut niveau d'instruction pour imposer dictatures et gouvernement autocratiques, s'appuyant sur des bases régionales et / ou ethniques. De nombreux conflits également ont une forte composante religieuse quand ils concernent des Etats partagés entre Islam et christianisme. C'est le cas des conflits dits « Nord-Sud » : Soudan, Côte d'Ivoire, République centrafricaine, Tchad... Enfin, signalons que le contrôle territorial exercé par les Etats jeunes et en processus d'apprentissage démocratique est souvent déficient, ce qui sans être une cause de conflit n'en est pas moins un facteur aggravant. La démocratie comme procédure s'est imposée difficilement. La démocratie comme culture a s'enracine encore plus lentement. Mais après-tout, était-il possible en quelques décennies de forger des nations alors qu'il avait fallu des siècles aux pays européens pour y parvenir ?

B. Les ressources naturelles convoitées

La question des ressources naturelles n'est évidemment jamais loin en Afrique, continent pauvre avec un potentiel énorme en matières premières. Les minerais les plus convoités (or, fer, uranium, chrome, manganèse) ont conduit à des guerres : sécession du Katanga en RDC, les diamants de sang en Sierra Leone, Angola et RDC. La « malédiction du pétrole » a quant à elle invariablement frappé le continent africain, que celui-ci soit enjeu de guerres (guerre du Biafra au Nigeria) ou source de financement de celles-ci (Angola, République Démocratique du Congo). Le cliché du pillage de l'Afrique, débuté lors de la colonisation n'a jamais vraiment disparu. Après flambée des prix des matières premières dans les années 70, les cours se sont effondrés à partir de 1982, rendant l'Afrique nettement moins compétitive et beaucoup plus vulnérable. La dégradation des termes de l'échange tient aujourd'hui lieu d'explication à la détérioration économique et politique de nombreux pays africains.

C. L'ingérence des grandes puissances

Même si la priorité stratégique de l'Afrique fut aussi modeste que son poids international, le continent a clairement été un enjeu de la guerre froide. Beaucoup de pays africains ont été instrumentalisés à travers des guerres civiles inscrites dans un contexte géopolitique et idéologique qui les dépassait. Ces guerres de substitution étaient menées par des acteurs locaux pour le compte des Etats-Unis ou de l'URSS. Cela est clair pour l'Angola : les affrontements visaient le Mouvement Populaire de libération de l'Angola, d'obédience soviétique et appuyé par des troupes cubaines et l'Union nationale pour l'indépendance totale de l'Angola bénéficiant du soutien des Etats-Unis. D'autres conflits ont indirectement mobilisé les deux superpuissances de la guerre froide : le Congo belge entre 1960 et 1965 ou la guerre entre Somalie et Ethiopie. La fin de la tutelle géopolitique propre à la guerre froide suite à la chute du mur de Berlin marque aussi la fin des dictatures soutenues par l'Occident ou le camp soviétique. Mais l'ingérence des grandes puissances internationales est encore très forte, que ça soit via le contrôle des ressources stratégiques ou la lutte contre le terrorisme.

D. Le rôle néfaste des médias

Ce tableau ne pourrait être complet sans évoquer le rôle des médias. Car si l'Afrique va (un peu) mieux - des règlements pacifiques sont intervenus, par exemple entre l'Ethiopie et l'Erythrée ou au Sénégal en 2004, elle continue à être vu comme le continent de tous les malheurs.. Comment dès lors se pérennise l'idée courante que le continent africain est plus violent que les autres ? La responsabilité en incombe en grande partie au traitement de l'information par les médias. La présence du continent est déjà minime dans les journaux et quand il est évoqué, c'est pour surtout pour évoquer les catastrophes parmi lesquelles les luttes armées tiennent une place de choix. Les guerres constituent aujourd'hui une partie essentielle des mentions sur l'Afrique et sont encore souvent qualifiées de tribales comme si cette expression suffisait à tout expliquer dans ce continent.

Les conséquences des guerres africaines

Les guerres sont la cause et la conséquence principales du sous-développement généralisé de l'Afrique. Le coût humain des guerres est désastreux, les pertes se chiffrent souvent par millions dans l'indifférence générale (la tristement célèbre diagonale de la mort regroupant 3 pays ayant eu plus d'un millions de morts : l'Angola, la RDC et le Soudan). Cela n'est pas tout : maladies, famines, sécheresse, pillage, pauvreté, difficile réinsertion des miliciens et enfants-soldats participent à l'appauvrissement général de l'Afrique, déjà handicapée par son faible niveau de développement. Sans compter les pertes dues à l'absence de tourisme, souvent source principale de revenus, les catastrophes environnementales (cfr. Afrique-Environnement) ou encore les budgets militaires disproportionnés eu égard à la faiblesse des ressources étatiques. Les guerres civiles sont incontestablement le plus grand danger qui puisse menacer les économies africaines. Comme le dit un proverbe somali : « Guerre et sécheresse, paix et lait ».